cps n°27 1°série
page 1

Numéro 27 Août-Septembre 1903.

SOCIÉTÉ AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT PREVOST à CEMPUIS (Oise).

BULLETIN MENSUEL

SIÈGE SOCIAL :
20, Rue Étienne-Marcel, PARIS

Adresser toutes les Communications concernant le Bulletin au camarade POULLOT, 3, Rue du Général-Blaise, Paris (XIe).

SOMMAIRE : Un Conseil. — Cempuis d'outre-mer. — Cempuis (souvenir et opinion). — Promenade de Compiègne-Pierrefonds. — Assemblée générale (compte rendu). — Mutations au Conseil. — Criminalité. — Échos, Nouvelles, Communications diverses. — Bibliographie. — Sans Soucis : XVIII. La Fête. XIX. Le Coucher. XX. L'Excursion. — Nécrologie.

UN CONSEIL

Dans le bulletin mensuel de février, notre camarade Hennecart fait paraître un article à propos de l'apprentissage des jeunes filles de Cempuis, dans lequel il expose les différentes réformes à apporter à ce sujet.

Ce plan de réformes ne peut certainement pas manquer d'être accepté et exécuté au plus vite, puisque de là dépendent l'avenir et le bonheur de nos jeunes camarades ; je crois cependant qu'avec la meilleure volonté on ne peut espérer de bons résultats avant un an.

D'ici là beaucoup de jeunes filles sortiront et quelques-unes pourraient se trouver, comme nous l'avons vu trop souvent déjà, sans famille et dans l'impossibilité de subvenir à leurs besoins avec leur métier appris à l'Orphelinat.

Beaucoup jusqu'à présent se sont alors placées comme bonnes. C'est un métier sans avenir et qui offre surtout bien peu de garanties à une jeune fille seule et faisant ses premiers pas dans la vie, pour la raison même que donnait Hennecart, c'est que trop souvent les patronnes profitant de l'inexpérience de celle-ci l'exploitent le plus possible.

Il y aurait pourtant moyen de remédier à cet état de choses ; c'est là le conseil que je veux donner aujourd'hui aux jeunes filles qui se trouveraient par la suite dans le cas énoncé plus haut : Toutes les jeunes filles sortant de Cempuis ont au moins, à défaut d'un bon métier, une instruction suffisante leur permettant de se placer dans le commerce.

Il y a, direz-vous, bien des genres de commerce, mais je n'en citerai qu'un, celui que moi-même j'exerce : « demoiselle de boutique dans la charcuterie ». Voilà certainement ce qu'il faudrait à nos jeunes camarades pour les tirer d'embarras.

Il faut six mois d'apprentissage mais qui sont souvent payés à raison de 10 fr. par mois si la jeune fille a seize ans ; elle est comme de juste couchée, nourrie et blanchie. Par conséquent, en ayant soin de se munir de son trousseau, avec ses 200 fr. elle n'a aucune grosse dépense à faire.

Les six mois passés elle peut se replacer à 25 fr. par mois, toujours dans les mêmes conditions. Au bout d'un an, si elle a mis un peu de bonne volonté elle connaît suffisamment son métier pour se tirer d'embarras.

Il est une grande question que je ne dois pas oublier de mentionner, c'est que jamais nous ne restons huit jours sans ouvrage, du jour au lendemain nous sommes placées ; nous logeons toujours dans l'appartement des patrons, ne sortant le soir qu'avec eux. Une demi-journée nous est accordée par mois pour faire nos courses et à condition d'être rentrées le soir à la fermeture. On peut donc voir que nous sommes sous la plus étroite surveillance, mais sans pourtant que notre amour-propre en souffre ; c'est là la condition essentielle, pour une jeune fille qui n'a personne pour la guider et la conseiller.

Je crois ne plus devoir insister maintenant ; ne doutant pas que tous vous soyez de mon avis, que c'est là un conseil que pourraient suivre nos camarades si l'occasion s'en présentait. Dans ce cas, qu'elles viennent me trouver et je leur indiquerai la marche à suivre pour se placer ; ce sera l'affaire d'une journée.

MATHILDE ÉMILLE, + 26-1-62
119, rue d'Aboukir (Paris 2e).

Cempuis d'outre-mer.

Poussés par le goût des voyages, et, plus souvent encore, par l'espoir d'une vie plus large, quelques anciens élèves de l'Orphelinat Prevost sont allés se fixer dans les pays neufs. Etant peu nombreux, ces émigrants ont passé presque inaperçus de la Société Amicale, à

Paris. Le plus drôle est qu'ils s'ignorent entre eux. Je n'en veux citer qu'un exemple :

L'année dernière, trois sociétaires se trouvaient en Extrême-Orient : Demoulain, Jalbert et moi. Aucun n'a essayé de savoir ce que faisaient les autres.

Je suis allé à Hanoï, et, si j'avais appris plus tôt la présence de Marius Jalbert dans cette ville, je me serais fait un plaisir de lui rendre visite à la citadelle.

Si on excepte deux lettres (égarées probablement) envoyées par moi au camarade Demoulain, à Pékin, rien n'a été fait pour se rechercher.

Une pareille insouciance est regrettable, surtout dans un pays étranger, où, en principe, il faut s'entr'aider.

Voilà sur quel sujet j'appelle l'attention des sociétaires intéressés dans cette question.

Pour que cela ne se reproduise pas, je prie les camarades émigrés de correspondre assez régulièrement entre eux et avec le bureau de la Société. Leurs bonnes relations serviront leurs intérêts.

De leur côté, les nouveaux débarqués devront faire part de leur arrivée aux camarades déjà dans le pays.

Un devoir s'impose aux premiers arrivés :

Guider et aider ceux des nôtres qui, bien décidés, veulent aller grossir le nombre des cempuisiens coloniaux.

Je m'engage, en exemple :

1° A fournir tous les renseignements possibles sur la contrée où je suis, ou sur celles que j'ai habitées ;

2° A rechercher des places dans la colonie pour les camarades qui en feront la demande ;

3° A annoncer à la Société les offres d'emploi ayant quelque valeur ;

4° A aider, par tous les moyens en mon pouvoir, les camarades se trouvant, ou venant dans mes parages.

Que chaque sociétaire en fasse autant, et la grande famille de Cempuis se prolongera outre-mer.

MAX AGIER.

CEMPUIS

Souvenir et opinion.

C'est toujours un nouveau plaisir, pour moi, de revoir ce petit village picard illustré par le philanthrope Gabriel Prevost et immortalisé par ceux qui firent, du legs de ce bienfaiteur, le modèle de l'école de l'avenir.

Entré comme élève à l'établissement, voilà plus de vingt ans, j'ai gardé le meilleur souvenir du temps que j'y ai passé.

C'est sans doute pour cette raison que depuis ma sortie, je me suis toujours intéressé à tout ce qui se faisait à l'Orphelinat et que ma récente visite m'engage à faire connaître ce que j'en pense.

L'éducation et l'enseignement intégral, basés absolument sur le développement de l'intelligence, donnés à des enfants des deux sexes élevés en commun, sans aucune idée de religion, firent bientôt connaître l'Orphelinat Prevost du monde entier ; son programme reléguant loin derrière lui, l'enseignement officiel routinier en pratique jusqu'alors.

Opérant au grand jour, faisant connaître à tous ; au moyen d'un bulletin, d'expositions, de conférences et de sessions les méthodes d'enseignement et les résultats obtenus ; l'établissement de Cempuis compta bientôt, parmi les hommes s'occupant d'éducation, des amis admirateurs, et... des ennemis.

Ces derniers semblant n'admettre comme programme que le développement de la mémoire *seul*, même au détriment de l'intelligence, firent une guerre acharnée aux doctrines enseignées à l'Ophelinat.

Nombreux, ils étaient forts, et si la manière de faire étant trop logique, ils ne purent l'abattre, du moins lui portèrent-ils un grand coup.

Cempuis existe toujours ; quelques-unes des méthodes d'enseignement d'alors y sont encore pratiquées.

Mais, de grand qu'il était, Cempuis est devenu tout petit, parce que muet.

Si muet, qu'alors qu'il est question de faire des réformes dans l'enseignement, l'on ne prononce même pas son nom.

Peut-être objectera-t-on que le moment n'est pas propice pour l'Établissement de travailler au grand jour.

A cela, je répondrai : que c'est justement parce que l'heure ne semblait pas encore sonnée, de donner une éducation intégrale aux enfants du peuple, que l'Orphelinat mérita le nom d'École de l'avenir.

Il me semble désirable que l'on suive le plus possible la voie tracée par les créateurs de l'établissement et que, comme eux, on le fasse connaître pour le voir imiter.

CH. HOUREUX.

Promenade de Compiègne-Pierrefonds.

Le dimanche 28 juin, à 6 heures du matin, une quarantaine d'anciens et anciennes élèves de l'Orphelinat Prevost sont réunis à la gare du Nord, pour la grande excursion annuelle : Compiègne-Pierrefonds.

L'ami Urban paraît enchanté. Sa liste d'adhérents en mains, il constate qu'à l'heure fixée pour le rendez-vous, il n'y a ni retardataire, ni manquant. Tu nous a donné, cher secrétaire, un programme si alléchant que je m'étonne même que nous ne soyons pas plus nombreux.

Tout à fait charmant, notre groupe. Nos camarades, dames et demoiselles se sont éveillées avec le soleil radieux. Elles nous apportent, avec la fraîcheur de leurs toilettes claires, leur joli sourire, ce qui ne sera pas le moindre attrait de cette inoubliable journée. Mais n'anticipons pas : disons seulement que la joie rayonne sur tous les visages.

Le soleil est déjà haut sur l'horizon ; le temps est magnifique. Tout dans la nature promet une superbe journée.

Nous grimpons lestement dans le train — un wagon réservé s'il vous plaît ! — et, à 6 h. 20, celui-ci nous emporte lentement — oh ! combien — vers la campagne verdoyante et ensoleillée. Un brouillard léger s'élève des vallées : nous aurons, je pense, une journée chaude. Et puis nous bavardons. C'est vraiment plaisir d'ouïr ces joyeuses conversations dans lesquelles tous se retrouvent au temps heureux de l'enfance. Que de souvenirs lointains évoqués ! que d'anecdotes plaisantes ! Ce

sont les belles et trop courtes années d'écoliers insouciants qui repassent devant nous en quelques heures.

C'est ainsi que nous arrivons à 9 h. 1/2 dans la bonne ville de Compiègne. Nous prenons d'assaut la voiture qui nous attend à la gare et en route pour le château.

Nous traversons le Pont-Neuf et jetons en même temps un rapide coup d'œil sur la riante vallée de l'Oise. Nous pénétrons dans la ville même. La vieille cité, dont l'histoire redit si souvent le nom s'est bien modernisée. Elle paraît très gaie et bien entretenue. On la dit particulièrement acceuillante pour ses visiteurs. Salut donc à Compiègne et à ses habitants ! Nous sommes bientôt sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Le joli monument de Louis XII développe son élégante façade que domine une haute tour centrale couronnée de clochetons aux fines flèches. En quelques minutes nous arrivons sur la place du Palais, d'où nous contemplons l'ensemble de la fameuse demeure impériale. Cet ensemble architectural est assez imposant, mais sans originalité et sans grâce.

L'intérieur nous réserve quelques surprises artistiques.

Nons traversons la cour d'honneur sous un soleil de plomb et nous entrons dans le palais. Nous parcourons trop rapidement les salles, galeries et appartements réservés, aux parquets cirés et plafonds sculptés et dorés. Tout y est grandiose et somptueux. Partout d'inestimables tapisseries des Gobelins et de Beauvais, de nombreux tableaux appartenant aux écoles les plus diverses, des vases de Sèvres, etc. Les ameublements y sont d'une richesse inouïe et datent presque tous du premier empire. Vingt minutes à peine ont suffi pour visiter toutes ces splendeurs, qui rappellent tant d'éphémères gloires, de sacrifices inutiles et de misères !

Le temps nous manque pour traverser le petit Parc qui, paraît-il, est une charmante promenade.

Nous avons hâte de nous retrouver au grand air : nous regagnons notre voiture et partons au galop pour Pierrefonds.

C'est la délicieuse promenade en forêt — le clou de la journée — qui commence et va se continuer pendant près de 15 kilomètres. Il est 11 heures et les rayons de soleil sont ardents. La route est poudreuse et ensoleillée : nous n'en jouissons pas moins, à chaque minute et sans fatigue, des perspectives naturelles et des points de vue magnifiques découverts aux carrefours ou aux détours du chemin. Quel spectacle grandiose et enchanteur ! De tous côtés, l'épaisse forêt s'enveloppe de teintes fondues d'un charme inexprimable, et étend le calme imposant de son immensité. C'est délicieux, dis-je, et réconfortant.

Nous traversons le pittoresque et silencieux village de Saint-Jean-aux-Bois. Une demi-heure après, à midi et demi, nous faisons notre entrée à Pierrefonds et nous descendons de voiture, les membres un peu roides. L'Hôtel des Étrangers nous ouvre ses portes. L'air pur et vivifiant des bois a aiguisé les appétits et les estomacs réclament. Mais nous sommes en avance et le déjeûner n'est pas prêt. Nous trompons les longueurs de l'attente en réparant le désordre de notre toilette et en faisant une provision extraordinaire de cartes postales illustrées que nous adressons à nos parents et amis absents, avec un mot de bon souvenir. Les amateurs photographes s'en donnent à cœur joie. Espérons que leur habileté est à la hauteur de leur zèle : si oui, je réclame une petite exposition de Pierrefonds.

A table ! crie-t-on de toutes parts ! Enfin ! Et personne ne se fait prier, je vous assure. Quelle heureuse idée d'avoir mis le couvert en plein air, sous l'ombrage d'épais tilleuls, tout au bord du lac ! C'est ravissant. Le menu est substantiel et succulent ; le service est bien fait. Les mâchoires s'acquittent fort bien de leur tâche ; et puis les langues se délient, les conversations vont leur train : une franche gaieté règne d'un bout à l'autre de la longue table. Un concert improvisé termine notre repas. D'aimables sociétaires veulent bien nous distraire pendant un instant. Nos camarades Lucile Thomas, Cécile Boudineau, Houreux, Bringues, Robert obtiennent un véritable succès. Les éclats de rire et les bans vigoureux qui acceuillent les monologues et chansons comiques le leur prouvent assez. Il ne nous reste plus, pour goûter les charmes d'une douce digestion, qu'à contempler et admirer le magnifique panorama qui se déroule devant nos yeux ravis. A notre gauche, les maisons du village, basses et coquettes, enfouies sous le feuillage, paraissent tassées au pied du colosse ; en face, de l'autre côté du lac, le bâtiment communal de modeste apparence, l'église dont la tour carrée émerge au-dessus des grands arbres ; l'établissement de bains, le casino et son parc verdoyant et fleuri ; à nos pieds, le lac, calme et silencieux, où glissent mollement quelques barques de promeneurs, se perd vers notre droite dans un bouquet de verdure.

Nous nous dirigeons vers le château ; nous gravissons le chemin rocailleux et les marches qui conduisent à son entrée.

La situation de la forteresse, car c'en est bien une, est merveilleusement choisie. Elles est construite sur un monticule rocheux d'une altitude assez élevée et surveille ainsi une plaine immense et peu accidentée. Elle est flanquée de puissantes tours aux créneaux menaçants et aux toits aigus, plongeant leurs bases dans des fossés profonds. Très habilement reconstituée par l'architecte Viollet-le-Duc, elle donne une idée exacte de ce qu'était la demeure d'un puissant seigneur au moyen-âge. C'est à l'ombre des épaisses murailles qui précèdent le pont-levis que l'ami Lemarchand prend un groupe qui ne manquera pas de pittoresque et d'imprévu.

Nous pénétrons dans le château, heureux tout d'abord d'y trouver un peu de fraîcheur. Nous parcourons les appartements du seigneur et un certain nombre de salles dont la plupart sont vastes, froides et nues, toutes pièces ornées de monumentales cheminées et de boiseries sculptées. Les plus intrépides font, par un étroit escalier, l'ascension de la tour du guet, dont le sommet est à 87 mètres au-dessus du niueau du lac. La vue dont on jouit sur la campagne immense est magnifique et la forêt aux couleurs sombres, nous captive quelques instants. Le châtelain pouvait dormir tranquille ; aucune surprise n'était possible. Nous redescendons avec précaution, et quittons ces hautes et épaisses murailles, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil sur la cour d'honneur, où tous les bâtiments forment un ensemble qui ne manque ni d'élégance ni de légèreté. Établissons par la pensée, au pied du colosse, de misérables cabanes, au toit sans cheminée, où vivent des animaux à face humaine, des serfs, et nous aurons une idée réelle du paysage qui se

déroulait là, il y a quelques siècles.

Mais il est 5 heures, et il faut songer au retour. Pour rentrer à Compiègne, nous suivons un itinéraire nouveau. Nous traversons la forêt dans sa partie la plus accidentée et la plus sauvage. Nous suivons la route Eugénie, pleine d'ombre et de fraîcheur. Nous longeons les étangs de Saint-Pierre, vastes pièces d'eau claire et dormante, à la surface tapissée de nénuphars en pleine floraison ; nous laissons sur notre droite, le riant hameau de Vieux-Moulin, arrosé par un joli ruisseau et pittoresquement situé au pied du mont Saint-Marc que nous contournons et d'où l'on jouit, paraît-il, d'une vue splendide sur toute la forêt. Nous suivons ensuite la route des Beaux-Monts et arrivons à Compiègne vers 7 h. 1/4. Pendant ce merveilleux parcours, nous faisons des provisions d'oxygène ; nous nous sentons heureux de vivre et notre joie se manifeste par des chants. Tout le répertoire d'autrefois est revu et un peu augmenté. Nous chantons surtout la nature — le moment est bien choisi — et l'humanité. Chacun fait preuve de bonne volonté, mais la mémoire fait souvent défaut. Notre chef de chœurs, l'ami Houreux, ne nous en tiendra pas rancune

A 7 h. 1/2 nous sommes tous réunis pour le dîner à l'hôtel de France, dans une belle salle où la table est dressée. Le repas est gai et cordial : l'on mange peu et l'on parle beaucoup : nous avons vu et admiré tant de belles choses ! Nous causons trop, car nous oublions l'heure du départ. La fin du dîner est précipitée, et c'est en courant que nous nous dirigeons vers la gare. Aussitôt installés dans le wagon, les chants recommencent de plus belle. Après l'exécution *artistique* de deux chœurs — nous faisons des progrès — le train s'ébranle et nous quittons la bonne ville de Compiègne aux accords légers d'une « mésange » un peu écorchée. Chaque station jusqu'à Creil est saluée par la gracieuse mésange ou l'hymne à la nuit ou..... mais je m'arrête, l'énumération en serait trop longue. Si les rares voyageurs égarés parmi nous, ne sont pas des amateurs de musique d'ensemble, je les plains de tout mon cœur. Ils paraissent s'amuser fort : ils sont tombés, disent-ils, au milieu des membres d'une société chorale. L'ami Houreux est exténué : ses exécutants le sont au moins autant et sont incapables d'articuler un son : il ne nous reste plus qu'à nous taire et à..... dormir, ce dont nous nous acquittons très honorablement. A 11 heures, nous sommes arrivés à la gare du Nord enchantés et ravis d'une journée aussi bien remplie.

Je suis sûr que tous nos camarades sont d'accord pour louer l'habileté des organisateurs de cette magnifique excursion. Tout a été prévu et tout a marché à souhait. Le programme élaboré a été suivi de point en point pour la grande joie et la tranquillité de tous.

La journée du 28 juin laissera dans nos esprits d'excellents et durables souvenirs. Notre promenade fut une manifestation inoubliable d'amitié réciproque et un exemple de familiarité généreuse.

A quand la prochaine ? ai-je entendu dire en nous quittant. La parole est au Conseil d'administration.

Un excursionniste.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 11 JUILLET 1903

Procès-Verbal.

La séance est ouverte à 9 heures 3/4, sous la présidence du camarade Loiseau, président.

40 sociétaires sont présents.

Le trésorier donne lecture du compte rendu financier qui est adopté sans observations.

Toutefois le président tient à faire remarquer que dans ce compte figure une somme de 5 francs montant d'une cotisation d'adhésion à la Société l'*Art pour Tous*. Le Conseil n'a jamais été saisi de la question et le président fait observer que c'est là une dépense inutile puisqu'aucun sociétaire n'assiste aux réunions de *l'Art pour Tous*.

Il demande donc à l'assemblée de décider que la société ne sera plus adhérente à l'*Art pour Tous*. Cette proposition mise aux voix est acceptée.

Le camarade Landru trouve qu'une trop petite somme figure sous la rubrique *Secours* et demande que dorénavant le Conseil fixe un taux par jour à allouer aux camarades sans travail. Il trouve que le mode de répartition actuelle des secours empêche certains camarades d'en user. Plusieurs camarades font remarquer que dans les sociétaires sans travail, il convenait de faire une sélection entre ceux à qui leur position de famille ou leur gain élevé précédent permettait de rester quelque temps sans travail et ceux qui sans famille et dont le gain était précédemment peu rémunérateur avaient évidemment plus besoin de secours. Que, par conséquent, un taux par jour était impossible à fixer parce qu'il serait injuste, et d'ailleurs la caisse ne le permettrait pas.

Le trésorier fait également remarquer au camarade Landru que jamais un sociétaire n'a sollicité un secours du Conseil sans avoir immédiatement satisfaction. Qu'au surplus, dans les cas urgents, chaque membre du Conseil avait le droit et le devoir de secourir les camarades qui en auraient besoin et de n'en référer au Conseil qu'après. Malgré ces observations, le camarade Landru maintient sa proposition. Le camarade Houreux fait une autre proposition qui aurait pour résultat : 1° de faire venir les sociétaires plus régulièrement aux réunions ; 2° d'alimenter la caisse de secours.

Cette proposition consiste à élever les cotisations mensuelles de 0 fr. 50 à 1 fr. pour les hommes, et de 0 fr. 25 à 0 fr. 75 pour les dames. Mais, chaque sociétaire en venant à la réunion mensuelle toucherait un jeton de présence qui lui donnerait droit au remboursement de 0 fr. 50 sur sa cotisation. De sorte que, les sociétaires venant régulièrement aux réunions ne paieraient pas davantage qu'actuellement et que seuls les sociétaires n'assistant pas aux séances, et par conséquent ne touchant pas de jetons de remboursement, paieraient une cotisation plus élevée. Le surplus de ces cotisations servirait à alimenter la caisse de secours.

Le camarade Palabot demande de son côté que les cotisations soient élevées de 0 fr. 50 à 1 fr. pour les hommes et de 0 fr. 25 à 0 fr. 75 pour les dames.

Plusieurs camarades font remarquer que ces propositions ne se ressemblent pas et doivent être votées séparément. Poullot demande qu'elles soient toutes renvoyées au Conseil pour étude. Le camarade Urban demande que

les propositions soient mises aux voix une par une et que l'Assemblée se prononce sur le fond pour les deux propositions Houreux et Palabot et renvoie seule la proposition Landru au Conseil.

La proposition Palabot mise aux voix est repoussée par 17 voix contre 13.

La proposition Houreux mise aux voix est repoussée par 15 voix contre 11.

La proposition Landru est renvoyée au Conseil à l'unanimité.

Le président propose au nom du Conseil une promenade aux environs de Paris pour le mois d'août. Elle comprendra seulement le déjeûner, et l'allocation de la Société sera très minime. Cette proposition mise aux voix est acceptée.

Toujours au nom du Conseil le président propose:

1° De faire la fête annuelle en novembre comprenant un concert suivi de bal;

2° D'organiser à cette occasion une tombola dont les bénéfices seraient versés dans la caisse de secours.

La première proposition est combattue par le camarade Palabot. Mise aux voix, elle est adoptée.

La seconde proposition mise aux voix est adoptée par 21 voix contre 4.

Une commission spéciale est nommée pour l'organisation de la fête et de la tombola.

Elle comprend les camarades Magisson, Lemarchand, Gascard et Noël. Le Conseil, dans sa prochaine séance, nommera également de ses membres pour compléter cette commission.

La séance est levée à 11 heures 3/4.

LE SECRÉTAIRE.

Mutations au Conseil.

Les camarades Urban (secrétaire) et Schumacher (gérant du bulletin) ne pouvant continuer leur fonction ont démissionné. Ils sont remplacés respectivement par Hennecart et Poullot.

CRIMINALITÉ

Quand Alphonse Karr disait, en donnant son opinion sur la suppression de la peine de mort : « Que messieurs les assassins commencent », il ne croyait sans doute pas que cette phrase aurait un tel succès et qu'elle serait, pour ainsi dire, le reflet net et précis de la conscience populaire.

Il semble que cette phrase ait eu le don — aujourd'hui très rare — de grouper dans un but commun les opinions les plus diverses et d'attirer sur les malheureux déclassés une avalanche d'injures et d'imprécations qui grossit tous les jours. Ceux-là même qui se croyaient « raisonnables » n'ont pu réagir et se sont laissés emporter dans le tourbillon de haine qui souffle et cherche à anéantir toute une classe nuisible, je le reconnais, de la Société.

La foule, le plus souvent douée d'une inconscience notoire et d'un manque de raisonnement superbe mène le mouvement, se rue avec acharnement sur ces malheureux et réclame contre eux les pires sévérités, les pires attentats.

Je n'ai pas l'intention de défendre et de réclamer pour les bandits, voleurs, assassins de haute et basse école, la liberté de « faire leurs affaires », non ! Mais il me semble que la question est assez importante et touche à trop de choses établies pour que tous nous ne cherchions pas quelles sont les causes qui produisent un tel état d'animalité.

On pourrait rechercher — et cela serait intéressant — si on n'arriverait pas à la suppression de la criminalité d'une manière plus prompte et plus durable en réformant complètement l'état social actuel. On pourrait rechercher si toutes les lois de la société parviendront à étouffer dans l'œuf ce flot toujours croissant de dégénérescence mentale qui menace de retarder d'une façon considérable le progrès, la libération de l'individu et celle par conséquent de tous les humains.

La société elle-même n'est-elle pas la grande coupable ? la pourvoyeuse de la criminalité ? L'état social, le milieu dans lequel nous vivons (?) n'appelle-t-il pas, par sa mauvaise organisation ce retour à la brute ? Toutes questions que les hommes devraient s'acharner à résoudre au lieu de se borner à créer des palliatifs : lois, prisons, bagnes qui, sous un faux aspect de protection et de défense, perpétuent et aggravent l'état de choses existant.

Que feront les lois contre la procréation irraisonnée, inconsciente des pères et des mères de famille, procréation stupide et criminelle qui engendre la plus grande partie des maux qui asservissent l'individu? Est-ce par la peur des gendarmes, gardiens de la paix, juges, prisons et bagnes que l'on apprendra aux hommes, et aux femmes surtout, que la maternité doit être le résultat voulu, prémédité et par conséquent accepté d'une loi celle-là toute naturelle ? Et pourtant c'est cette question de la procréation qui est la source même du bonheur de l'homme, de sa libération, mais c'est aussi la pierre d'achoppement de toutes les conceptions qui ne comptent pas avec elle. Combien de crimes a-t-elle engendrés cette méconnaissance de lois naturelles et économiques? Combien de petits criminels sont victimes de l'ignorance des parents, de leur crime pourrait-on dire, s'ils n'étaient eux-mêmes les victimes du passé ? On se représente aisément la vie pénible d'un enfant naissant et apportant un surcroît de misère dans une famille déjà misérable. La haine des parents — contrairement aux préjugés populaires qui proclament qu'un enfant est toujours aimé de ses parents, même s'il leur apporte une plus grande pauvreté — la haine des parents, dis-je, s'acharne sur l'enfant, le martyrise (cela s'est vu) comme si ce malheureux avait demandé à venir souffrir sur cette terre ; le père et la mère, ayant déjà peine à suffire aux besoins des petits qui composent déjà la nichée et à leurs besoins personnels sont pris de dégoût, la débauche entre dans le ménage et avec la débauche tous les maux inhérents à la misère : alcoolisme, etc....

On conviendra aisément qu'un enfant ayant vécu dans un enfer tel qu'est la famille pauvre et nombreuse (cela se voit souvent aussi), au milieu de la haine, de la faim, des besoins non satisfaits, doit avoir, quand il commence à grandir, le cerveau complètement faussé et les sens déréglés.

L'éducation qu'on lui donne dans la plupart des écoles primaires, religieuses ou laïques, n'est pas faite

non plus pour ramener, dans un équilibre parfait, les facultés d'un enfant ayant vécu quelque peu dans les conditions déplorables énumérées ci-dessus.

Dans les écoles religieuses — je n'ai pas besoin d'y insister — c'est par l'enseignement de croyances non démontrées par la science, par des espérances extra-terrestres que l'on continue à fausser l'intelligence de l'enfant. Dans les écoles primaires, quoique les dogmes (religieux) en soient proscrits, du moins officiellement, l'éducation est encore donnée d'une façon désastreuse. Les leçons *forcées*, les pensums, les récompenses, la discipline de fer, sont des moyens peu pratiques pour libérer une jeune intelligence et la préparer à la vie saine et forte.

Puis c'est l'entrée de l'enfant dans la vie qui achève le reste de raison qu'il aurait pu conserver. C'est alors que vient se poser la grave question de la mauvaise organisation sociale. La production et la distribution y sont on ne peut plus mal réglées.

On sait que l'enfant mis en apprentissage est le plus souvent le domestique, le « gosse » des ouvriers, des contre-maîtres. Le surmenage est de règle dans les ateliers et l'enfant (j'en connais plusieurs) travaillent 14 et 16 heures par jour. Pour l'apprentissage du métier, bah ! on en sait toujours assez. Et l'enfant dégoûté, devient paresseux ; puis, au contact des vices qu'on rencontre dans les ateliers, des perversités que l'on y coudoie, des brutalités, se met à boire, à fumer et finalement renvoyé de sa maison, et par conséquent sans travail, mais obligé malgré cela de vivre, l'enfant, dis-je, cherche dans les moyens violents la satisfaction des besoins inhérents à la vie.

Arrêté, condamné sans pitié, il est emmené en prison. C'est alors la fin complète, la chute finale. Se contaminant au contact d'autres vices, s'exaspèrant par l'incomplète satisfaction de ses besoins, par le surmenage et par la haine qu'il voue à ceux qui le détiennent, il revient dans la vie normale, plus vil, plus perdu que jamais ; c'est le retour complet à la bête fauve, n'ayant qu'un plaisir, celui de faire du mal aux autres.

On pourrait m'objecter que je pousse le tableau au noir. Je ne le crois pas et bien que je n'aie pas sous la main de chiffres à fournir, je persiste à croire que la criminalité est le résultat de ce que j'ai dit plus haut.

Comment empêcher cela, me direz-vous ? Là est, il est vrai, la difficulté. Mais quel est le problème qui s'est résolu sans un travail continu ? Celui de la criminalité est comme tous les autres, et n'est pas de ceux qu'on ne peut résoudre.

La limitation de la procréation par rapport aux moyens de subsistance, la liberté absolue pour la femme de la maternité, seront les premières questions à résoudre.

L'éducation intégrale, la coéducation, fondée sur la science et la raison, dont les dogmes et préjugés quels qu'ils soient seront bannis à jamais, le développement intellectuel et physique ; le respect de la volonté et des inspirations de l'enfant formeront la seconde partie ; et la bonne organisation du travail, donnant à chacun un labeur selon ses forces et des subsistances selon ses besoins, la jouissance pour tous des bienfaits de la vie, des beautés que la science a engendrées formeront la troisième partie du problème social.

Quand cette trilogie sera résolue, quand la conscience de l'homme sera dégagée de tous les préjugés, religieux ou laïques qui l'étreignent, qui l'enserrent comme dans un cercle de fer, alors l'individu évoluant d'une façon continue, dans le développement normal de toutes ses facultés et de ses aspirations, arrivera à son apogée, à l'épanouissement de tout son être et fondera la cité d'harmonie et de paix qui lui est certainement réservée.

G. Poullot.

Echos, Nouvelles Communications diverses.

Un des principaux buts de notre Société amicale est de venir en aide aux camarades qui, par suite des circonstances malheureuses et déplorables, sont dans la nécéssité de faire appel à nos meilleurs sentiments de camaraderie. Le Conseil s'est préoccupé de cette question, et pour augmenter les ressources de notre caisse de secours, il a décidé, appuyé en cette occasion par un vote de l'Assemblée générale, de faire une tombola, qui, si elle réussit, nous apportera une augmentation assez notable de nos moyens financiers.

Il est donc dans l'intérêt de tous, jeunes ou vieux, d'apporter leur concours le plus dévoué à la réussite de cette entreprise. Il reste encore quelques billets à placer et nous espérons que les camarades n'hésiteront pas devant la tâche. Plus il y aura de billets placés, plus on pourra secourir de camarades !!!

Nous avons reçu déjà de nombreux et jolis lots, qui, joints à ceux qui nous seront encore procurés, formeront une collection des plus charmantes et des plus utiles. Parmi les donateurs, nous sommes heureux de voir que les anciens élèves n'ont pas été oubliés de leurs fournisseurs de Grandvilliers et que ceux-ci, avec un entrain admirable, se sont empressés de nous aider en participant à notre tombola.

Un peu de bonne volonté et de courage et la réussite est certaine.

***

Notre camarade Joannès Rochut vient de passer avec succès les concours du Conservatoire. Un deuxième prix a été la récompense de ses efforts persévérants. En lui souhaitant pour l'année prochaine un premier prix, nous lui adressons nos meilleurs compliments.

***

Nous avons le plaisir d'apprendre le mariage de notre camarade Urban avec Mlle Grebat. Selon la tradition, nous lui adressons nos plus cordiales félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur.

Bibliographie.

L'Eugrafie, ou graphie rationnelle, est le titre d'un petit périodique, pour la propagation de la sténographie Aimé-Paris, dont un numéro-programme est en distribution (1). Il paraîtra, pour commencer, par 24 pages trimestrielles. Le prix d'abonnement à une première série d'au moins six numéros est de 1 fr. 50.

Depuis la disparition de *l'École Aimé-Paris*, cette méthode n'avait plus d'organe de propagande en France; une première tentative pour reconstituer la Société de Sténographie Aimé-Paris et reprendre la publication de son Bulletin ayant échoué en novembre dernier.

Les créateurs de l'Eugrafie (parmi lesquels sont plusieurs camarades) méritent donc tous nos encouragements.

★★★

L'*Éducation intégrale* va reparaître aussi très prochainement. On sait qu'il en existait déjà deux séries : la première publiée à Cempuis, la deuxième à Paris, après les évènements de 1894. La troisième série, qu'annonce un numéro-programme (2), paraîtra par livraisons mensuelles (3).

Comme pour l'*Eugrafie*, plusieurs camarades y collaborent; c'est-à-dire qu'elle intéressera tous les Cempuisiens.

Sans soucis.

Ordre, Travail et Plaisir!

XVIII. — La Fête.

147 Nous avons notre théâtre
Où déjà, petits acteurs, *(bis)*
La scène gaie ou folâtre
Polit, adoucit les mœurs.

Refrain :

Sans soucis et sans chagrins !
Nous chantons de gais refrains,
Les sentiments les meilleurs
Doivent régner en nos cœurs.
Sans soucis et sans chagrins !
Nous chantons de gais refrains !
Nous marchons toujours guidés par le progrès ! Oui.
Tout s'agite
Et va vite
Avec lui !

148 Voilà qu'on sonne la fête,
C'est là qu'il faut se tenir, *(bis)*
L'entrain n'est pas la tempête,
Il faut bien s'en souvenir !
(Refrain)

149 Loin d'ici la catapulte,
Que chacun gagne son banc, *(bis)*
Entrons sans bruit, sans tumulte,
Où le plaisir nous attend !
(Refrain)

(1) Chez M.-G. Marchioni, 27, rue d'Angoulême, Paris (XIe).
(2) En distribution 5, passage du Surmelin, Paris (XXe)
(3) Prix d'abonnement annuel : France, 2 fr. ; Étranger, 2 fr. 50. L'exemplaire 0 fr. 15.

15 ...*bis)*
...ire,

152 ...s'applique,
...ı briller *(bis)*
...démique
...que écolier.

15 ...a plaisanterie
...pas le bon goût, *(bis)*
...alons bien que l'on rie,
...morale avant tout !
(Refrain)

...tre lanterne magique
...ait défiler ses tableaux, *(bis)*
Le sérieux et le comique,
Les images d'animaux.
(Refrain)

155 Parfois c'est une expérience,
Et la chimie à son tour *(bis)*
Des arcanes de la Science
Nous dévoile maint détour.
(Refrain)

156 Pour nous tout devient limpide,
L'abstrait devient attrayant, *(bis)*
Le mystère s'élucide
Dans l'esprit de chaque enfant.
(Refrain)

157 Nos chants redisent la gloire
Des héros des jours passés, *(bis)*
Les fastes de notre histoire
Par les siècles amassés.
(Refrain)

158 Nous avons nos doux poëtes
Qui riment gratis pour nous, *(bis)*
Et les muses toujours prêtes
Amusent sages et fous.
(Refrain)

159 Il n'est bonne compagnie
Qui ne songe sagement, *(bis)*
Quand la séance est finie,
A se quitter poliment.
(Refrain)

160 Bonne nuit à tout le monde !
L'autre Dimanche est prochain *(bis)*
Embrassons-nous à la ronde,
Dormez bien jusqu'à demain !
(Refrain)

XIX. — Le Coucher.

161 Voici l'heure où les paupières
Commencent à s'abaisser, *(bis)*
Jetons nos notes dernières
A ce jour qui va passer.
(Refrain)

162 É
Cha
Adre
(Re

163 Bonsoir
Dormez b
Il n'est plus
Le sommeil a
(Refrain)

XX. — L

164 Aujourd'hui grandes
Voyageurs ! Êtes-vous
Ne comptons pas les dis
N'insultons pas nos jarret

165 Quittons gaiement notre gî
On s'instruit en voyageant,
Puisque le beau temps invite
Mettons-nous en mouvement !
(Refrain)

166 N'emportons que le bagage
De première utilité *(bis)*
Pour conserver en voyage
La plus grande agilité.
(Refrain)

167 Le carnet dans la poche,
Ayons soin de bien noter *(bis)*
Ce qu'on voit à droite, à gauche,
Pour plus tard le relater.
(Refrain)

168 C'est le chant qui nous entraîne,
Son rhytme soutient le pas, *(bis)*
Il fait manœuvrer sans peine
Les deux branches du compas !
(Refrain)

169 Enlevé par sa cadence
Chacun marche avec entrain, *(bis)*
Voilà sans que l'on y pense
Comment se fait le chemin !
(Refrain)

170 Le temps aussi passe vite !
Quand la troupe a bien marché, *(bis)*
Elle repose au bon gîte
Où l'on voyage couché.
(Refrain)

171 Liberté ! Sous ta bannière
Guidons nos pas en tous lieux ! *(bis)*
Que ton astre nous éclaire
De tes rayons radieux !
(Refrain)

172 Age heureux où tout s'enchaîne,
Travail, plaisir et chanson ! *(bis)*
Que le destin qui nous mène
Nous conduise à la maison.
(Refrain)

En Route.

173 La joyeuse caravane
S'ébranle au commandement ! *(bis)*
Les amis restés en panne
Chantez en nous attendant !
(Refrain)

174 Pour vous sonnera cette heure
Où l'inconnu nous attend ! *(bis)*
Gardez bien notre demeure
Nous reviendrons en chantant.
(Refrain)

175 Chaque touriste pédestre
A sa part de fourniment ; *(bis)*
L'un pour la flore champêtre
Porte boîte de fer blanc !
(Refrain)

176 Le géologue émérite
Est pourvu de son marteau, *(bis)*
Détachant la stalactite
De quelque vieux chapiteau !
(Refrain)

177 Ce grand entomologiste
Fait la guerre au papillon, *(bis)*
Espérant grossir la liste
De notre humain panthéon !
(Refrain)

178 Le futur paysagiste
En route doit esquisser *(bis)*
Le point de vue ou le site
Que nous voudrons retracer.
(Refrain)

179 Les grands chantiers, les usines,
Tout doit nous intéresser ; *(bis)*
Les procédés, les machines,
Que de notes à classer.
(Refrain)

180 De la grande ruche humaiue
En admirant les efforts, *(bis)*
Resserrons encore la chaîne,
Unissant le faible aux forts.
(Refrain)

181 Mais quelle ardeur nous anime,
Notre regard cherche en vain *(bis)*
De nos grands arbres la cîme !
Nous voilà déjà bien loin !
(Refrain)

(A suivre).

Nécrologie.

Notre camarade Bourgoin a eu la douleur de perdre son petit garçon, il y a quelques semaines. Bien que des camarades aient déjà été les interprètes des sentiments de l'Amicale, nous renouvelons ici, à notre ancien président, l'expression de nos fraternelles condoléances.

ERRATUM

Dans l'article intitulé : « Les langues internationales » à la place de : Le *Volapuk*, le *Bolak*, la *langue Bleue*, lire : le *Volapuk*, le *Bolak* ou *langue Bleue*.

Le Gérant : G. Poullot.

Imp^ie de l'Orphelinat Prevost, à Cempuis (Oise).